Vorannahmen geprägt. Was er, wie das Tierexperiment mit ›Reinkulturen‹, bei der Tuberkulose für unabdingbar hielt, erklärte er bei nächstbestener Gelegenheit, sprich im Falle der Cholera, für verzichtbar. Ob es erhellend ist, seine Arbeiten über Krankheitsverursachungen als Belege eines Lakatosschen Forschungsprogramms aufzufassen, darf mithin bezweifelt werden.

Man tut der souveränen und materialreichen Darstellung keinen Abbruch, wenn man festhält, dass sie sich in einen gewissen Gegensatz zu den meisten derzeit gängigen Deutungen der Geschichte des medizinischen Denkens im 19. Jahrhundert setzt beziehungsweise viele neuere Interpretationen schlicht ignoriert. In gewisser Weise ist es gerade das, was sie lesenswert macht, denn Carter weiss seine Argumente ausführlich, materialreich und im Rahmen seines Ansatzes auch überzeugend zu entwickeln – auch wenn der Ansatz als solcher für die meisten Medizinhistoriker mittlerweile ein Fall fürs Archiv ist. In diesem Sinne hat Carter sich allerdings mit seinem Nachwort keinen Gefallen getan. Hier erklärt er die seiner Ansicht nach relativistische Deutung der Geschichte der Pasteurschen Mikrobiologie durch Bruno Latour in einer an die unseligen ›science wars‹ erinnernden Weise für rhetorische Taschenspielertricks (›We are not talking here about hula-hoops‹, S. 197). Derartige Formulierungen sind weit unter dem sonstigen Niveau des Textes und öffnen Einblicke in Ressentiments des Verfassers, auf die der Rezensent gerne verzichtet hätte.

Christoph Gradmann, Heidelberg (D)

Coffin, Jean-Christophe: **La transmission de la folie, 1850–1914**. Paris, L'Harmattan, 2003. 286 p. (L'histoire du social). € 23.–. ISBN 2-7475-4696-9.

L'intérêt porté par la communauté aliéniste française de la seconde moitié du XIX^e siècle à la question de l'hérédité ne suivit pas un cheminement linéaire. La place grandissante accordée au déterminisme héréditaire au cours du XX^e siècle et l'essor conjoint de la génétique psychiatrique comme science institutionnalisée ont contribué à occulter les revirements notables de conjoncture qui ont accompagné la diffusion de la notion de dégénérescence et d'hérédité à la fin du XIX^e siècle. Si la référence à l'œuvre du médecin d'asile d'aliénés, Bénédict-Augustin Morel, est aujourd'hui récurrente pour expliquer le rôle joué par ces notions, l'impact de cette œuvre n'a pas encore été analysé minutieusement dans la phase précoce de sa parution. C'est à cette tâche que s'attelle Jean-Christophe Coffin, chercheur rattaché au Centre Alexandre-Koyré d'histoire des sciences et des techniques de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, dans un ouvrage consacré à la diffusion de la conception élaborée par Morel sur la dégénérescence et la transmission héréditaire de la folie. Coffin revient sur les origines de cette conception et se montre soucieux de l'étudier comme ›un objet d'histoire des sciences médicales‹. Son objectif premier est ainsi de mettre en lumière la place qui fut réservée à cette conception au sein des débats entre aliénistes et non d'élargir le champ des connaissances déjà notables sur son impact culturel et social.

Après avoir rappelé les lignes directrices de la théorie de la dégénérescence élaborée par Morel dans son ›traité des dégénérescences intellectuelles, physiques

et morales de l'espèce humaine et des causes qui produisent ces variétés malades» paru en 1857 et avoir dégagé le caractère profondément innovant de la transposition de cette théorie aux phénomènes mentaux dans le «traité des maladies mentales» de 1860, Coffin distingue quatre grandes phases dans la diffusion de la notion de dégénérescence au sein des milieux aliénistes français. Dans les années suivant la parution des deux traités, les réactions, à la fois peu nombreuses et mesurées, restèrent confinées au domaine médical. Quant aux aliénistes, ils ne cherchaient pas encore, au-delà de la simple affirmation du rôle joué par l'hérédité, à intégrer cette notion dans leurs classifications nosologiques. A partir des années 1870, les idées de Morel et le principe de la folie héréditaire comme entité nosologique spécifique commencèrent à se propager durablement. Le processus de diffusion de la théorie de la dégénérescence ne fut cependant pas sans introduire des transformations importantes sur la doctrine initiale. La première décennie de la III^e République, au cours de laquelle de nombreuses interprétations virent le jour, connut une nouvelle conception de la dégénérescence perçue alors par certains aliénistes comme une altération aboutissant à un amoindrissement des fonctions vitales de l'organisme pouvant même conduire, pour certains, à la mort de l'individu ou de la race. Le milieu des années 1880 fut marqué par l'inflation des travaux sur la dégénérescence et l'augmentation de la place prise par les dégénérés dans les études menées sur la pathologie mentale. Dans ce contexte, l'aliéniste parisien Valentin Magnan s'imposa comme le spécialiste de la question de la dégénérescence. Cependant, si sous son influence l'hérédité envahit alors l'ensemble de l'étiologie générale des folies, les milieux aliénistes ne purent s'accorder sur la pertinence du «malade dégénéré» comme entité nosologique. En 1889, la dénomination de «folie héréditaire» ne fut pas intégrée dans le classement des maladies mentales voté par le congrès de médecine mentale réunissant aliénistes européens et américains. Dans les années 1890, le déterminisme perdit alors de son aura au profit de modèles d'interprétation psychologique. La notion de dégénérescence était néanmoins toujours présente dans les débats, alimentant les réflexions eugénistes du début du XX^e siècle en devenant le nouveau paradigme de l'analyse sociale.

L'étude de Jean-Christophe Coffin contribue à combler un déficit réel des connaissances relatives à la diffusion précoce de l'œuvre inédite de Bénédict-Augustin Morel dans la seconde moitié du XIX^e siècle. L'objet d'étude reste cependant restreint dans la mesure où Coffin se concentre exclusivement sur les débats savants dans les milieux aliénistes français. S'attachant essentiellement à la dimension intellectuelle de la diffusion de l'œuvre de Morel, il ne cherche pas à dégager les répercussions des innovations proposées par Morel sur la pratique psychiatrique de l'époque aussi bien dans le domaine diagnostique que thérapeutique. Par ailleurs, il ne dépasse pas la perspective nationale française et ne confronte pas ses analyses avec les résultats de travaux récents sur la réception de l'œuvre de Morel dans d'autres pays européens, notamment en Allemagne.

Anne Cottebrune, Gießen (D)